

RECIT DE VIE DE MONSIEUR KIMBARA

Marseille, le vendredi 13 juillet 2012

Erell a reçu un courrier de Shoko, son amie qui vient de repartir au Japon, à Kyoto, où elle est née. Celle qui a passé vingt ans en France, redécouvre son pays. Elle a adressé à Erell des extraits du récit de vie de monsieur Kimbara, le vieux voisin de ses parents, qu'elle traduit en français. (Extrait du livre « Après le 11 mars » en cours d'écriture).

Ses yeux s'ouvrent sur ciel de Marseille, Erell éprouve un sentiment de plénitude qui la ramène à l'enfance. De son lit, elle contemple ce ciel bleu avec ces nuages blancs qui défilent comme une bande sans fin, elle reste là immobile, les yeux rivés sur le spectacle, sans notion de l'heure ni du temps qui s'écoule, ou qui ne s'écoule pas, un morceau d'éternité.

Au moment où le soleil vient taper sur la vitre, elle se lève, pousse la porte et se trouve sur la terrasse. Le vent s'engouffre dans sa chemise, la soulève presque, la traverse, mais à cette saison il est tiède et transporte les odeurs d'iode stimulantes de la mer qu'elle hume comme un jeune chien. Elle rentre mettre le café en route puis vas s'accouder à la rambarde d'où elle plonge sur le port. Il est neuf heures, Ernest est déjà parti. Elle le rejoindra à midi. Elle relit les extraits du récit de vie de monsieur Kimbara et sélectionne tout ce qui l'a frappée pour lui en faire lecture. Ce monsieur fortuné qui aujourd'hui se déplace dans les palaces du monde entier, a débuté sa vie professionnelle dans le contexte général de pauvreté du Japon de l'après-guerre qu'il décrit de façon saisissante :

« Des soldats américains donnaient des chocolats ou des chewing-gums à des enfants cireurs de chaussures ou à ceux qui ramassaient des mégots de cigarettes dans les rues... Tout le monde avait faim à cette époque. Les gosses mendiaient pour obtenir de la nourriture. Certaines veuves de guerre gagnaient leur vie et élevaient leurs enfants en se prostituant avec des occupants. Quand elles passaient la nuit chez elles, elles cachaient leur enfant dans une penderie. Ce fut une période difficile. Gagner de l'argent pour obtenir du riz était une question plus urgente que de vivre une vie morale. Nous étions en train de payer les conséquences de la guerre. Tout le monde devait durement travailler pour survivre. Un de mes amis a vendu des radis blancs ou des choux sur un étal de fortune. Un jeune homme d'une riche famille qui aimait jouer au tennis a vendu de la nourriture chaude en pot à l'aide d'une charrette à bras. Dans une telle situation mes amis m'ont persuadé d'apprécier et d'accepter l'idée de mon père : *Tu devrais tenir une boutique, je t'en ai trouvé une libre dans Tor Road. J'ai été surpris d'apprendre sa taille : 1,60 m². Ce qui équivaut à un tatami. Une surface permettant à une personne de s'asseoir !* »

Shoko a noté en marge : « je n'avais jamais pensé que mes propres parents avaient vécu cela... Enfin un peu différemment, car ils étaient petits à cette époque où monsieur Kimbara était déjà adulte ».

Erell, ce qui la frappe le plus en lisant les récits de monsieur Kimbara, c'est l'expression de l'émotion contenue, traduite en quelques mots neutres et qui transpire cependant par tous les pores et explose subitement par le canal lacrymal. Dans le passage qui suit, par exemple, il raconte son retour à la maison familiale après plusieurs années de guerre sur l'île d'Okinawa. Sur le chemin, de loin, il a aperçu les membres de sa famille, tous vivants !

« Dès que cette pensée est entrée dans ma tête, j'ai été submergé par une forte émotion qui m'a empêché d'entrer tout de suite. Je me tenais juste en face de la porte coulissante. Prenant ma respiration, j'ouvris, la joie me faisait trembler. Je vis mon père assis à son bureau en train de retirer ses verres correcteurs, il leva les yeux, je lui dis : *je suis à la maison !* Il me regarda, dubitatif.

Je redis : *je suis à la maison !* Mais il ne me reconnut pas. Je persistai : *Je suis à la maison, c'est moi Tamotsu !* Il ne me reconnut toujours pas. À nouveau je répétai : *C'est moi Tamotsu, je suis enfin à la maison, je viens juste d'arriver !* Mon père prononça un simple *Ah !* il se leva en renversant la chaise dans l'action. *C'est Tamotsu ? Tu es enfin de retour ? ! Comme tu as maigri !* Sa voix tremblait, il m'a regardé en face et a appelé ma mère qui se trouvait dans une autre pièce.

Hé Tamotsu est de retour ! Mon père a v a i t crié avec jubilation mais il n'y eut aucune réponse d'où que ce soit dans la maison. *Hé ! Umeko, Tamotsu est de retour !* Nouveau silence. Mon père ne pouvait pas attendre la venue de ma mère, il entra dans la pièce derrière la boutique, ou ce qu'il en restait, l'ancienne ayant été endommagée par un raid aérien. Ce n'était plus qu'une cabane.

Après quelques instants mon père revint seul, du regard il m'invita à le suivre dans une pièce à l'arrière.

Ma mère était agenouillée sur le tatami au milieu de la chambre. Elle se pencha en avant de telle sorte que sa tête toucha presque le sol. Elle dit d'une voix larmoyante : *Bienvenue*, en me regardant, embarrassée, puis me servit une tasse de thé. J'ai vu que ma photo était posée sur la table de la salle à manger dans le coin de la pièce. Trois mandarines et un bol de riz cuit étaient placés derrière ma photo. *Bonté divine ! Vous aviez prévu un repas pour moi pendant tout mon service à Okinawa !* Les larmes jaillirent de mes yeux. »

« Quarante trois ans plus tard, mon père m'a donné la clef de cet accueil insolite. Ma mère tellement bouleversée d'entendre que j'avais réussi à revenir vivant, ne pouvait plus tenir debout, elle pleurait de joie assise sur le tatami. »

Au téléphone, Shoko m'a dit : ce monsieur Kimbara est à lui tout seul l'emblème de sa génération, même si son écriture est parfois naïve et

maladroite, il transmet avec une sincérité touchante ses sentiments et ses aspirations :

« Je travaillais dur », revient dans ses récits comme un refrain lancinant. Il avoue qu'à trente ans passés, les lettres d'amour ou le mariage n'avaient aucun intérêt pour lui. La procédure pour la fabrication de ses instruments professionnels occupait complètement son esprit.

Tout au long de sa vie ses valeurs accompagneront son ascension sociale : *J'aspirais à gérer un magasin empreint de dignité. Un de mes clients, un gentleman, m'a influencé en me parlant de la signification des mots raffinement, élégance et dignité.* Respect, honneur et fierté sont avec dignité, les maîtres mots de son langage et dictent sa conduite.

Je t'expédierai le livre lorsque j'aurai terminé la traduction française, m'écrit Shoko mais je ne résiste pas, avant de clore l'envoi, à te transmettre le point de vue actuel de monsieur Kimbara, quatre vingt dix sept ans, sur la France.

« J'ai voyagé en France pour affaires pratiquement tous les ans, néanmoins j'ai encore de nombreux « pourquoi » en ce qui concerne ce pays et ce peuple. La France compte 65 millions d'habitants, le produit national brut représente moins de la moitié de celui du Japon... Bien sûr, la France ne peut pas être ignorée d'un point de vue culturel et politique. De nombreux japonais diront peut-être que concernant leurs droits et intérêts les français sont combatifs. Je dirais qu'ils semblent porter une plus grande estime à leur culture et à leur influence que les japonais. Honnêtement parlant, je me sens concerné par leur esprit nationaliste. « Fierté et dignité » sont innées dans l'esprit français et m'apparaissent comme de belles étoiles brillant dans le lointain. Où est allée la fierté japonaise ? Cette fierté spirituelle représentée dans le code de nos guerriers ? Ne pouvons-nous pas afficher notre fierté et faire valoir nos arguments d'une manière digne ? Je suis convaincu que chaque japonais a une haute estime de lui-même mais pendant les négociations internationales, nous ne disons pas toujours « oui » ou « non » d'une manière claire et honnête. Est-ce la raison pour laquelle nous sommes si enclins à reporter une réponse à plus tard ? Je tiens à encourager les Japonais à utiliser des arguments persuasifs d'une manière honnête.

La France a eu des colonies pendant sa longue histoire jusqu'à la moitié du vingtième siècle. Après la Révolution Française, elle est devenue une République. Les français semblent être fiers de leur pays, ce qui pourrait donner l'impression qu'ils sont arrogants. Mais, contrairement à ce préjugé, le citoyen ordinaire n'est pas arrogant. Il agit très naturellement sans aller jusqu'aux extrêmes.

L'idée que les gens doivent travailler très dur pour développer l'économie de leur pays ne semble pas exister dans l'esprit des Français. Ils défendent un mode de vie confortable.

Les Français sont quelquefois absorbés par des sujets qui apparaissent comme un non sens pour les gens de l'extérieur. Par exemple, ils peuvent soudainement prêter attention à des problèmes tels que : pourquoi les étoiles brillent ? Ou pourquoi des personnes tombent amoureuses ? Frédéric Chopin a remarqué que la musique était amusante, et il a composé des morceaux pour s'amuser, ça a beaucoup plu. Dans le domaine de la technologie scientifique, en Février 2009 la France a lancé deux satellites d'une fusée Ariane. La qualité de leurs avions ne peut pas être ignorée. Elle fait également d'assez bonnes affaires dans le domaine de l'énergie nucléaire électrique, mais sa supériorité s'affirme dans l'agriculture où elle est première dans l'exportation de Champagnes et vins fins. En plus, ses parfums, sa mode, sa cuisine restent inégalés. Mon observation globale me dit que la France fait des progrès à sa façon, en s'appuyant davantage sur l'industrie agricole que sur l'industrie technologique. Les gens ordinaires travaillent à leur propre rythme et ont droit à cinq semaines de congés payés par an !

En revanche, je ne vois pas ce qui permet aux Français de croire qu'ils ont une grande nation...

Quoiqu'il en soit, leur pays est attrayant avec sa gastronomie, son cinéma, l'amour et la romance. Chaque fois que je visite la France, je suis de plus en plus fasciné, il semble que je suis tombé amoureux d'elle, n'est-ce pas ? »